

L'Abéille de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N. O., Lne. Fahrenheit Centigrade

SOMMAIRE.

- 3me PAGE. Feuilleton. L'Actualité, Feuilleton, 5me PAGE. Fats Divers. 6me PAGE. Le Meurtreier Berthet, Le Rouge et le Noir, Les Causes Célébres. Les Diner des Dix. Pour une Dent. 8me PAGE. Poésie. Mondanité. Chiffons. La Loucheuse. Cuisine.

A la Malmaison.

Quel cadre plus émuant, plus mélancolique, à l'évocation des fantômes de Napoléon et de Joséphine! Ce n'est ni l'empereur ni l'impératrice, mais l'homme et la femme qu'ils ont été, qu'on peut revivre en cette simplicité et douloreuse demeure. Des millions ont été engloutis pour faire de la Malmaison un palais. La gentilhommière des du Mole conserva quand même son aspect joliment campagnard; elle ne voulait point devenir fastueuse. Ce fut l'abri des joies roses et des chagrins qui cherchaient à se cacher. Le dernier rêve de Napoléon s'y était évanoui au bruit du canon des alliés; sa volonté a agonisé là. Tandis qu'il attendait l'heure du destin, il errait à travers les allées, à la recherche du spectre coquet de Joséphine. Il se sentait moins chez lui que chez elle. La Malmaison, c'est le décor symbolique de l'aventure de la citoyenne Beauharnais. Elle en avait fait une vaste volière dont elle était le plus rare, le plus frivole et le plus innocent oiseau. On vient, dit-on, de découvrir, au musée de l'Armée, un médaillon de cheveux de Joséphine, don du marquis de Biron. M. le général Niox consentirait à s'en séparer. Des cheveux de Joséphine! Mais quand tous les cheveux du monde se les disputeraient, c'est à la Malmaison, à la Malmaison seule qu'il les faut...

drat donner. Ce n'est pas un numéro de catalogue, c'est un félicite qui va faire sa rentrée sous le toit de l'impératrice de conte bleu.

Du 16 décembre 1809 au 29 mai 1814, la folle vie de la républicaine s'école presque entièrement à la Malmaison. D'abord toute de tristesse et de dépit humilié. L'impératrice détraquée arrive, sous la pluie d'une mauvaise journée d'hiver. Pas de gens sous venus la saluer. Dès le lendemain, on apprend que Napoléon exige des regards; il y a foule. Joséphine pleure, malgré l'ordre de service: "Je désire te savoir gaie." Elle fait durer son chagrin aussi longtemps qu'il lui est possible, et puis la petite âme des lés reprend son plumage et son ramage. Après tout, elle a encore beaucoup de robes. Les fournisseurs lui restent, à défaut de courtisane. Elle redevient gaspilleuse et gazonillante. Elle est marraine et grand'mère; elle marie ses gens, dont un nègre, et s'adonne pour les pourvoir. Elle est jardinière, bijoutière et collectionneuse de tableaux. Le temps passe ainsi rapide et léger, jusqu'au jour de l'écrasement.

Le dernier chapitre du roman est moins innocent. Mais là encore, Joséphine désarme les sévérités. Elle aime à recevoir. Voici que toute une clientèle de souverains, qui par hasard se trouvent en France, prend le chemin de la Malmaison. Il faut changer de toilettes plusieurs fois par jour. Louis XVIII semble disposé à se couvrir très bien. Il a reçu Eugène presque tendrement et lui a promis de lui servir de père "en remplacement de celui qu'il avait en le malheur de perdre pendant la Révolution". Le bruit court qu'Eugène va être nommé "comte de la Malmaison". Cependant le tsar Alexandre s'envie fréquemment à dîner. Le 23 mai, la châtelaine de la Malmaison doit traiter les souverains de Russie, de Prusse et d'Autriche. Elle est un peu souffrante depuis quelques jours, mais le moyen de ne pas se décoller? Joséphine se met au lit le lendemain. Sa porte est assignée, même pour un Anglais qui l'a connue quarante ans avant, à la Martinique, l'a aimée, et se déclare encore amoureux d'elle. Impossible de se rendre à Paris où elle doit avoir une audience de Louis XVIII, si bon "pour la mère du prince Eugène". La fièvre se déclare. Et le 29, la ci-devant générale Bonaparte expire pour n'avoir pas su se résigner à mettre une robe montante.

Alexandre moraliser à propos de cette petite femme-là! D'ailleurs toute sa conduite devant l'invasion se justifie, si l'on prend soin de relire l'histoire funèbre prononcée dans l'église de Bonaparte par M. de Barral, archevêque de Tours. Il ne faut jamais perdre de vue que Joséphine avait toujours été légitimiste. L'ortostier sacré ne manque pas d'insister sur ce point. De cette façon tout s'explique, même le mariage de Mme veuve de Beauharnais avec Napoléon: "Un homme parat alors sur la scène du monde... Il promettait le retour de l'ordre et le rétablissement des autels... Cet homme intéressa le cœur de Joséphine. Il sollicita sa main et l'obtint".

"Et l'obtint" est tout un monde. M. de Barral était-il un ironiste? Il était aussi psychologue. La conclusion de son discours devrait être gravée dans un bouclier de la Malmaison: "Sur le trône, Joséphine n'a pas cessé d'être une personne privée." "De quoi donc est-elle morte? demandait Napoléon, pendant les Cent-Jours, lorsqu'il revint dans la maison vide. — Sire, du chagrin que lui causaient les malheurs de Votre Majesté. — Bonne Josephine! Elle m'aimait vraiment!"

Impressions de Gorki

On prétend que M. Gorki, quand il arriva à New-York, n'y fut pas très bien reçu, dit un chroniqueur parisien. L'écrivain russe n'en garde point de rancune, car, depuis qu'il connaît l'Amérique, il est devenu très sévère pour les autres pays, notamment pour le nôtre, qu'il dépeint, dans le "Harper's Weekly", comme à peu près inhabitable. Qu'est-ce qu'un pays où les omnibus, les tramways, les bateaux et le Métropolitain ne marchent plus après minuit et demi? A l'en croire, la France n'est peuplée que de deux sortes de gens, les mendiants et les quémandeurs de pourboires. Les wagons sont infects, ridiculement étroits, divisés en petits compartiments où l'on est entassé quand il y a du monde, assassiné quand il n'y a personne. Nous avons, depuis peu d'années, deux ou trois douzaines de trains plus convenables, que nous mettons sur nos grandes lignes pour les monter à l'étranger et lui faire illusion; ces express vont même assez vite, mais les voies sont si mauvaises, les signaux si mal organisés, qu'il y a autant d'accidents sur notre petit coin de terre que sur tout le continent américain. La France est sale: non seulement les rues y sont encombrées de papiers, mais, dans les maisons en apparence les plus propres, on ne trouve jamais sous les canapés. Les salles de bains privées sont un luxe insolite; il y a quelques établissements publics, mais l'entrée coûte un franc, ce qui équivaut pour la France à un dollar pour l'Amérique. Aussi, le Français, qui n'a pas le moyen de se rendre l'été aux bains de mer, ne se lave-t-il que trois fois: le jour de sa naissance, la veille de son mariage et le lendemain de sa mort. La politesse française n'existe qu'en Amérique, sur la scène, ou quelquefois en France chez les derniers survivants de la précédente génération. Les jeunes gens n'ont plus le respect de la femme: quand ils ne lui tiennent pas des propos obscènes, ils la bousculent pour lui disputer la dernière place de l'omnibus. Ne leur demandez jamais un renseignement: ils vous répondraient par une insulte. N'en demandez pas non plus aux sergents de ville, ils ne savent rien de leur métier. M. Gorki accompagnait un jour une dame qui voulait prendre un croquis sur la place de la Concorde. Un agent avertit la dame qu'il fallait pour cela une permission. M. Gorki alla chez le commissaire, d'où on le renvoya au juge de paix, puis au préfet de police, au préfet de la Seine, au ministre des beaux-arts. Tout cela pour être avisé, deux jours après, que le permis ne pouvait être accordé. "Tous les sauvages, conclut M. Gorki, ne sont pas à l'ouest de l'Atlantique."

Le budget japonais.

Voici les grandes lignes du projet de budget pour 1909-1910. Recettes: 543,630,000 yen, y compris un excédent de 52,240,000 yen. Dépenses: 543,630,000 yen, y compris 1,910,000 yen de dépenses de guerre et 14,600,000 yen de dépenses reportées à l'année précédente. Le comte Katsura assure que la majeure partie des dépenses reportées concernent l'armée et

la marine. Il fait remarquer que les dépenses sont en diminution de 37 millions de yen. Le yen vaut 2 fr. 53.

LE CORSET.

J'ai sous les yeux une petite brochure dont le titre est un peu trop long: "Pour la beauté naturelle de la femme contre la mutilation de la taille par le corset". C'est une brochure de propagande, dit un chroniqueur parisien, et la propagande aurait été plus commode avec un titre plus vif... Allez dire aux personnes que vous rencontrerez: — Avez-vous la "Pour la beauté naturelle..." etc... Mais ce léger inconvénient est racheté par deux vignettes qu'il y a sur la couverture: l'une représente la Vénus de Milo, telle que nous la connaissons; l'autre, une Vénus de Milo qui aurait, dès son jeune âge, porté corset. Cette dernière, au lieu d'avoir quatre-vingt centimètres environ de tour de taille, n'en a que cinquante-cinq. La première est conforme à l'esthétique des anciens Hellènes; la seconde à notre esthétique contemporaine. Laquelle est la plus jolie? — La première!... Il n'y a pas de doute là-dessus. Conclusion: les dames qui auront regardé ces deux images se dépecheront de rentrer chez elles, d'être leur corset, de le brûler, de le détruire pour jamais, et, afin de rassembler le plus tôt possible à l'ancienne et vraie Vénus de Milo, jamais plus elles n'auront de corset. Passez le procédé résumer!... Le spectacle d'ici-bas y gagnerait. D'ailleurs, il ne s'agit pas seulement de beauté. Si vous ouvrez cette brochure que je vous recommande, vous trouverez de coccolantes dessins. Voici l'intérieur de deux dames: l'une qui a le corset n'a point modifié, l'autre qui a subi cette déformation... Ah! celle-ci est effrayante: ses pommelles ressemblent à ces éponges qui ont séché, qui sont tassées dans un sac de voyage; son foie est réduit à la plus simple et pliable expression; l'intestin grêle est au grêle, en effet, qu'on dirait que de macaroni est devenu vermicelle... Comment se bien porter en de telles conditions physiologiques?... Maxime: "La femme qui porte un corset vit constamment dans un état de demi-asphyxie." Un autre dessin prouve que la portuse de corset ne peut pas faire le joli geste qui, dans un tableau d'Henner, rend si attrayant la chaste Suzanne. Elle est debout, au pied dans l'eau, mais l'eau n'a pas d'importance pour notre thèse, elle s'incline élégamment, son épine dorsale se courbe de la plus gracieuse manière. On objectera que la chaste Suzanne se trouvait dans une situation particulière et qu'il est inutile de généraliser cette aventure. Mais non: cette flexion, que le corset rend impossible, est, paraît-il, indispensable aux femmes dans leurs occupations maternelles, ménagères et autres... Bref, il ne faut plus se corseter. Je n'avais pas d'opinion là-dessus. La petite brochure que j'ai lu est persuasive. Et, quant à d'autres objections qui se présenteraient, la petite brochure propose un ingénieux système de bretelles, de ceintures, de bandes—qu'il ne m'appartient pas d'apprécier, mais qui me semble remédier à plusieurs inconvénients. Enfin, lisez cette petite brochure: elle vous donnera peut-être une conviction, parmi tant d'autres qu'il faudrait avoir, et c'est toujours cela...

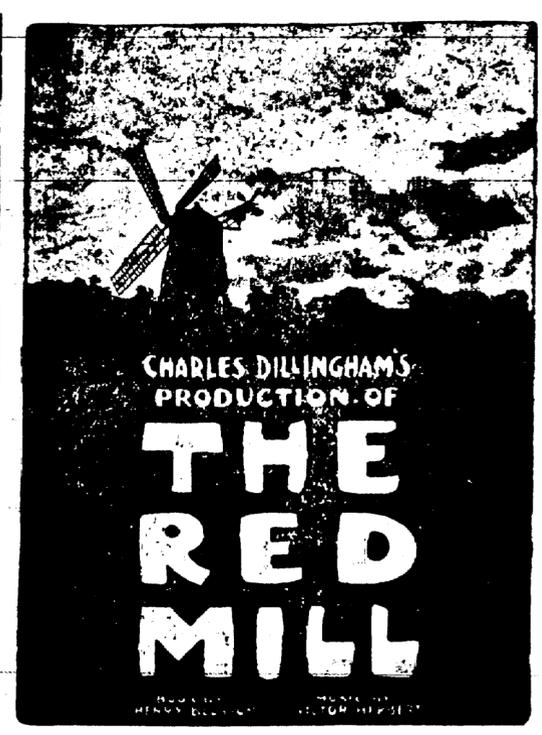
THEATRES.

TULANE.

"The Red Mill" tout frais de son succès au Knickerbocker Theatre de New York où il a été joué une année entière, avec des saisons de trois mois à Chicago et de trois mois à Boston, est offert au public new-orléansais par le Tulane à partir de ce soir. Cette comédie musicale est l'œuvre combinée de Henry Blossom pour le poème et de Victor Herbert pour la musique. L'histoire est simple. Con Kidder et Kid Connor sont deux Américains égarés dans une petite auberge hollandaise. Ils sont à bout de leurs ressources financières et doivent une semaine. Ils sont sur le point de s'échapper par une fenêtre quand le bourguemestre les pince. Ils consentent à travailler pour payer leur dette. Kidder devient interprète de l'auberge et Connor garçon. La fille du bourguemestre est fiancée au vieux gouverneur, mais aime un jeune capitaine, et les Américains l'aident à s'échapper. Tout s'arrange et tout le monde est heureux. Victor Herbert a écrit sa meilleure musique pour "The Red Mill".

CRESOENT.

Les bonnes pièces, comme le bon vin, s'améliorent en vieillissant. C'est incontestablement vrai de ce drame au succès merveilleux que l'Impressario Nankeville offre ce soir au Crescent pour la dixième saison: "Human Hearts". La troupe qui l'interprète comprend tous les artistes favoris de l'année dernière, et les changements qui y ont été apportés l'ont certainement amélioré. On peut donc compter sur des représentations impeccables. "Human Hearts" est une œuvre pure, qui fait vibrer les cordes les plus sensibles du cœur et excite les plus nobles sentiments. Il s'y trouve des scènes très pathétiques et des scènes d'une bonne et franche gaieté, qui sont si bien coordonnées qu'elles forment un ensemble parfait. C'est le même grand succès qu'autrefois qui attend "Human Hearts".

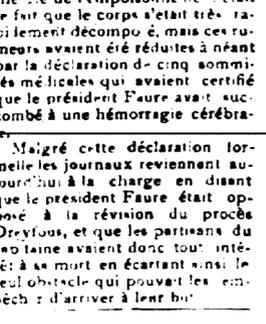


CHARLES DILLINGHAM'S PRODUCTION OF THE RED MILL

ORPHEUM.

Inutile de revenir sur le succès du programme de cette semaine à l'Orpheum. Il a été complet, et il y aura toute aux deux dernières exécutions aujourd'hui. Demain soir est inauguré un nouveau programme à la tête duquel sont inscrits Frank Nelson et sa troupe, qui jouent un acte classique intitulé "Thirty Dollars". Les autres numéros sont ceux de la troupe japonaise Kitabuzai qui est composée de huit athlètes fameux, de Miss Nell Lockwood et Miss Hazel Bryan qui jouent un acte musical; de Post et Russell, des danseurs excentriques; de Leo Carillo, un imitateur habile et un conteur amusant en dialecte chinois; de Frank McOrea et Cie, des tireurs d'une merveilleuse adresse; d'Espe, Dutton et Espe, des comédiens acrobates amusants. Des vues cinématographiques complètent le programme.

LEO CARILLO, à l'Orpheum.



L'Agitation créée en France par l'affaire Steinheil.

Paris, 25 novembre. — L'agitation causée par l'affaire Steinheil augmente d'heure en heure et personne ne peut prédire où s'arrêteront les révolutions. Les journaux s'occupent tout particulièrement du côté politique qui semble revêtir cette affaire et s'étendent en de longs détails sur la mort tragique du président Félix Faure, survenue au moment le plus aigu de la campagne en faveur de la révision du procès Dreyfus. Mme Steinheil, au dire des journaux, se serait trouvée dans la chambre du président Faure au moment de sa mort et cet incident dont jusqu'ici on ne parlait qu'à voix couverte, est aujourd'hui dévoilé dans ses plus intimes détails. Les organes de l'opposition demandent qu'une enquête officielle soit immédiatement ouverte sur les causes de la mort de Félix Faure, qui, déclarent-ils ouvertement, a été le résultat d'un complot.



ESPE, DUTTON et ESPE, Comédiens acrobates, Orpheum.

attaler ici, n'est-ce pas? et d'être ma belle-fille... —Oh! fit elle ironique, jouant avec sa cravache—car elle était en costume de chasse—à Royanmont ou à la Louvière, cela m'importe peu! —Et bien, cela ne sera pas, jamais, entendez-vous? Jamais, tant que je vivrai. —Elle haussa les épaules. Pourtant, en cette minute, Nathalie lui faisait peur. La veuve était d'une pâleur étrange et ses yeux avaient des lueurs de folie. Une colère terrible, la colère qui élève toute réflexion, celle qui fait commettre les irréparables fautes et les crimes, bouillonnait dans ce cœur menétrié ou s'amas-saient depuis si longtemps les fermentes de haine. Les mains longues et maigres de la veuve se haussaient vers Germaine et s'abaissaient, dans un geste machinal, comme si elles résistaient difficilement à la poussée des vengeances. Germaine en dépit de sa fra-yeur. —Il faudra vous habituer à cette idée, madame... —Non ma belle! —Je serai, avant un mois, la femme de l'un de vos fils... Et si la vie en commun vous est possible... vous savez ce qui vous a été dit?... —Où? —C'est à prendre ou à laisser. —Ah! vous êtes d'accord avec eux, n'est-ce pas?

—Où? —Et peut-être que vous avez déjà pensé qu'un jour, il arriverait que la vie commune n'était pas possible... ce serait moi qui partirais?... —Où? —Ah! la gauchesse! Ah! l'infamie... Tant que je vivrai, jamais, jamais... Et je... et je... vous étranglerai plutôt... car... je ne sais... mais quelque chose de vous m'attire... et il me semble que si... je serais... un peu... votre ou si blanc et si délicat, entre... mes doigts malgré... de vieillesse... ce ne serait pas long... et je... je serais débarrassée... de vous... ma belle... Les longs doigts, froids comme la glace, touchèrent le cou frêle de la jeune fille... serrèrent... la tête se colla contre le mar... Mais Germaine reprit son sang froid... Elle n'eut même pas un cri... Elle se jeta de côté... échappa à cette étreinte... qui n'était qu'une menace... et sans un mot, blême, les yeux flamboyants, elle leva sa cravache... La cravache s'abaissa et foudroya le visage de la veuve... La veuve poussa un hurlement... Déjà, dans la cour, les chasseurs s'agitaient de l'absence prolongée de Germaine. Au cri de Nathalie, une femme de chambre et d'autres gens entrèrent dans le petit salon. Et même, ils

entrèrent si tôt qu'il paraissait certain que des oreilles curieuses avaient écouté à la porte cette scène de violence et de rage. Lorsque, le soir, Michel et Laurent rentrèrent de la chasse, la résolution de la veuve était prise. Elle dit à son fils: —Entre cette fille et moi choisissez. —C'est en vain qu'un effroi se levait du fond d'elle, et qu'elle entendait une voix qui lui criait: —Appelle-toi donc... Ne t'ont-ils pas dit eux mêmes: "C'est à prendre ou à laisser." Non quand elle les obligerait à choisir, ils auraient peur. Ils ne préféreraient pas ainsi sur toute une vie consacrée à leur bonheur. Ils reviendraient à plus de tendresse. Cependant, lorsqu'elle les abordait elle eut un terrible battement de cœur. Elle leur voyait une figure rade, le front barré, les yeux sans pitié. Du moins elle le crut. —Mes fils, dit-elle... je viens vous demander justice... Votre mère... faudra-t-il qu'elle vous répète ce qu'elle a fait pour vous... votre mère a été insultée... elle a été frappée... Elle appuya un doigt sur le côté de sa joue coupée par un strière roug... —Regardez... elle a été frappée... d'un coup de cravache... Laurent répliqua, pendant que Michel se détournait avec indiffé-

rence: —Ce coup de cravache n'est pas tombé sans raison?... Elle begaya: —Ainsi, mes enfants, voilà tout ce que vous trouvez pour me défendre? —Qu'avez-vous fait et qu'avez-vous dit pour que l'on vous ait frappée?... —J'ai dit à cette fille combien je la méprisais et combien elle était méprisable. —Ensuite? —Et que jamais elle ne serait, tant que je vivrais, la femme de l'un de vous! —Ensuite? —Et que je la tuerais plutôt! —Mais je ne la tuerais point... non... Vous ne le voudriez pas et vous auriez pitié de votre mère... de votre mère qui, pour vous, pour votre repos, votre avenir, votre orgueil et votre puissance, n'a pas reculé devant des crimes. Elle implorait, misérable, les mains jointes. —Je ne vous dis pas de choisir entre elle... et moi... non, parce que je sais bien que votre choix est certain et que vous obéirez à votre mère... Oseriez-vous hésiter, ce serait affreux, ce serait abominable... Non, non... Alors, voici ce que j'ordonne, mes fils... J'ordonne que cette fille ne reparaisse plus jamais à Royanmont et à la Louvière... Je ne puis exiger de vous que vous ne la fréquentiez

plus... Du moins, que je ne la revois point et je serai heureuse. Laurent sifflait un air de chasse. Michel avait un sourire méchant. —Maintenant dit l'aîné, que vous avez donné vos ordres... voyez les nôtres... Ne nous forcez pas de choisir et souvenez-vous de ce que nous vous avons dit... Nous vous avons dit: "C'est à prendre ou à laisser". Alors... —Alors... dois-je comprendre qu'il faut que je subisse octe... guenne... ou bien?... —Vous la subirez ou vous partirez! Ce fut Laurent qui prononça la terrible parole. Et cela tomba comme une condamnation à mort sur le cerveau de la veuve. Elle baissa le front... Un tremblement violent la secoua... Elle balbutia, plaintive: —Je ne crois pas, tout de même, avoir bien entendu ce que vous avez dit... Comme si Michel avait voulu prendre pour lui une part de la responsabilité de la cruauté dont Laurent se rendait coupable, ce fut lui qui reprit: —Après ce qui s'est passé entre vous et Germaine, vous ne pouvez plus vous reconcor... Paix que Germaine vous est odieuse, il vaut mieux pour vous l'air sa présence... Et d'autre part, après vos menaces de mort, Germaine ne vivrait plus

en sécurité dans votre voisinage... —Et vous... vous me... Elle n'avait plus la force d'achever la phrase. Cela lui brûlait les lèvres. —La regardant, sombre et dans... Elle redit: —Vous me... me chassez d'après de vous? —Non, nous ne vous chassons pas... Nous nous séparons de vous, simplement... Est-ce que cela n'arrive pas tous les jours que des fils soient obligés de se séparer de leur mère... —Où, dit-elle, bizarre, oui, cela arrive tous les jours, et c'est bien simple, en effet. —Cela n'empêche pas de se voir et de s'aimer toujours... —Au contraire, appuya Laurent... On s'aime d'autant mieux qu'on se voit moins souvent... —Mais oui, mais oui, bégaya la veuve en passant machinalement ses doigts crispés dans ses cheveux gris. —Du reste, vous ne manquerez de rien... Nous sommes de bons fils... —Oh! oui, très bons, très bons! dit-elle, branlant la tête. —Nous vous servirons une pension... —Oui, comme à mon frère... c'est juste... j'ai mérité cela... Mais de vous, de vous, non, vraiment, je ne m'attendais pas... —Vous irez vivre où il vous plaira... Vous choisirez certainement un pays où vous ne

courez pas le risque de rencontrer celle que vous haïssez et où elle n'aura pas l'ennemi de se retrouver en face de vous... —Vous choisirez vous-mêmes, mes fils, mes bons fils, le lieu de mon exil... —Non, vous êtes libre... Nous n'avons pas l'intention d'influencer votre volonté! —Oh! oui, vous êtes bons, vous êtes très bons... Vous ne vous montrez pas ingrats... Je vous connais bien, oh! mes enfants, mes chers enfants bien aimés, auxquels j'ai dévoué ma vie... C'est bien vous... avec qui je suis arrivée jadis, misérable tous les trois et tous les trois mourant de faim... dans ce chalet où nous recevions la bonté d'un homme... C'est bien vous que j'ai tenus dans mes bras, le soir de cette arrivée sur le balcon de notre chambre... et à qui j'ai montré "l'horizon en disant: "Regardez... Regardez bien de tous vos yeux, Michel, Laurent, regardez... Et souvenez-vous toujours de ce que je vais vous dire en cette première nuit passée sous ce toit... Royanmont sera votre royaume... C'est moi... C'est votre mère qui vous le jure... "At-je tout parlé?... —Où? —La suite à dimanche prochain.